

PORTRAIT-SOUVENIR D'ÉLISABETH DE GRAMONT, DUCHESSE DE CLERMONT-TONNERRE

Il m'a toujours paru essentiel de connaître un pays à travers un être et un être à travers son pays.

Ainsi, j'ai fait mon choix et suis restée immuablement attachée à la France et à la Française qui, par ses traditions et son indépendance, représente à mes yeux ce pays d'élection.

Elisabeth de Gramont ne résume-t-elle pas cette race et cette terre privilégiées par son caractère emporté et sa gaieté de bon aloi (gaieté devenue si rare) ?

Un tel équilibre est sans doute dû à ce climat agréablement varié, à ces sources bienfaisantes et à ce sol riche et bien ensemencé, où l'on cultive depuis des siècles le fromage le plus nourrissant, les légumes les plus fins, les meilleurs vignobles et le plus bel esprit.

Les Gramont, ou princes Agramente de Bidache, sont issus de la « belle Corisande », la voisine et maîtresse d'Henri de Navarre qui, veuve et fortunée, procura au futur roi, sinon ses premiers bâtards, du moins ses premières troupes.

Dans son ascendance directe, notre mémorialiste du XX^e siècle est apparentée à ce comte de Gramont, dont les *Mémoires* du XVII^e siècle sont à tout jamais célèbres⁷, et au comte d'Orsay, dont l'élégance, les talents et la beauté captivèrent la froide Angleterre et la plus froide encore lady Blessington.

Grâce à sa grand-mère écossaise, la petite Elisabeth de Gramont fut élevée Outre-Manche, durant le veuvage de son père (sa mère, Isabelle de Beauvau-Craon, étant morte à sa naissance). De cette Ecossaise — ancienne ambassadrice de France à la Cour d'Autriche — qui se montra une écuyère digne d'accompagner dans ses chevauchées l'impératrice Elisabeth, elle hérita la réserve anglo-saxonne, alternant avec la vive humeur des Gramont.

Dans ses *Mémoires*, elle ne parle jamais d'elle-même, ni de sa vie, et se laisse seulement deviner à travers ses témoignages. Fort heureusement, son

portrait par Romaine Brooks a fixé de façon définitive son aspect et son allure. Je me bornerai donc à l'esquisser, tant au physique qu'au moral, par quelques traits d'une précision assez proche des descriptions figurant dans les passeports. Taille au-dessus de la moyenne, élancée, puis légèrement ployée, un nez droit et court, des yeux gris-vert à fleur de tête, dominés par des sourcils bien fournis et marqués, une petite bouche d'où fusait un rire aux notes allègres. Et sa voix ! ah, sa voix nuançant ses propos d'un agrément et d'une originalité toute spontanée !⁸

Blonde, elle avait un de ces teints qui, comme les roses des Iles Britanniques, doivent aux pluies, plus fréquentes là-bas qu'ailleurs, leur éclatante fraîcheur.

Sa nature « au beau fixe » préférait les jours gris aux jours ensoleillés. Mais parfois un chagrin inévitable ou une mélancolie, venus tel un nuage d'Ecosse ou d'Irlande, passaient sur elle comme sur un jardin français qui n'admet aucun désordre. Ses larmes étaient rares. Elle souffrait de ses malheurs comme d'un obscurcissement momentané ou d'une rage de dents, impatiente d'en finir. Mais son cœur aux chagrins refoulés ne l'entendait pas ainsi et, à la mort de sa deuxième fille, il se déchira, au sens propre du mot. Cette fois, gravement atteinte, elle s'en releva cependant, mais ne retrouva plus sa pleine santé.

Et c'est de ce cœur si péniblement éprouvé et surmené qu'elle mourut.

Avec elle s'en va une certaine allégresse, une certaine joie de vivre, et la vie perd une de ses plus vaillantes alliées.

Même dans l'existence journalière, ses remarques pertinentes — et impertinentes parfois jusqu'au cynisme — respiraient l'optimisme.

Il est rare que la rencontre d'une telle réussite humaine nous soit accordée par la Providence, de plus en plus avare de bienfaits (mais n'est-ce pas nous-mêmes qui, par nos guerres, et nos progrès à rebours, l'avons peu à peu asséchée et ruinée ?).

Une personnalité de cette qualité et de cette vigueur, au lieu de disparaître avec la mort, ne peut que s'affirmer par delà celle-ci. Les *Mémoires* qu'elle nous a laissés vont prendre rang parmi les plus vivants et les plus véridiques de notre temps. Ils sont écrits dans un style incisif et léger, souvent éblouissant, sans ménagement ni malveillance. Pourtant, sa franchise lui valut des ennuis, dont elle sut se tirer avec esprit et bonne grâce. C'est ainsi que lorsque le général Messimy, resté soucieux de tout ce que l'on disait sur son ministère, se plaignit à M^{me} de Gramont d'une de ses allégations, qu'il

accusait d'inexactitude, elle répondit aimablement : « Que voulez-vous, monsieur le ministre, mon livre foisonne d'erreurs ! » Les quatre volumes de ses *Mémoires*, depuis *Au temps des équipages* jusqu'à la *Treizième heure*, nous délivrent rétrospectivement de cette nouvelle treizième heure, si morne et menaçante.

Personne ne pouvait aussi bien qu'elle écrire l'histoire de ce fulgurant *Comte d'Orsay*⁹. Et n'a-t-elle pas mené à bien, et rendu des plus intéressantes, l'*Histoire des Clermont-Tonnerre*¹⁰ et de leur grand financier *Samuel Bernard* ?

Aucune recherche ne la rebutait et, lisant vite et bien, soit dans son lit, soit à la Bibliothèque Nationale, elle effleurait les pages de ses longs cils. Sa myopie l'habitua à tout composer dans sa tête. Sans presque s'arrêter ni se reprendre, elle dictait ensuite à la plus compréhensive des secrétaires ce qu'elle avait conçu.

Puis, dès qu'elle avait remis son manuscrit à ses éditeurs, elle voulait en être débarrassée. Lorsque l'un d'eux, Bessand Massenet, lui réclama quelques pages supplémentaires pour compléter son dernier livre, *La femme et la robe*, elle lui répondit : « Alors, faites-les vous-mêmes. » Ce qu'il fit de bonne grâce, car, fort érudit, sensible aux belles-lettres, il accompagna ce texte de citations appropriées, sans nuire à l'ensemble de ce précieux document qu'il publia dans sa collection *La Palatine*, avec d'autant plus de plaisir que, disait-il : « Les écrits d'Elisabeth de Gramont n'auront plus leurs pareils, quand à la spontanéité. Car elle avait retrouvé d'instinct le secret de ce style gai, dru et vif du XVIII^e siècle, secret qu'elle emportera avec elle. »

Opinion qu'il répandit dans les salons à qui voulait — ou ne voulait pas — l'entendre.

Cet écrivain ne laisse pas de manuscrits autographes. Elle réserva pour sa correspondance les écrits de sa main, aux lignes remontantes, et dont les lettres élancées rappellent sa fine silhouette et tiennent aussi de sa nature secrète également difficile à déchiffrer.

Voici une lettre inédite d'Elisabeth de Gramont à Marcel Proust :

Le 28 décembre 1920.

Cher Ami,

Vous avez bien voulu prendre la peine de m'écrire et j'ai été heureuse en lisant votre lettre de voir que votre pensée amicale était du côté de

Raynouard. Que la mienne aille du côté de Guermantes ou de Swann, c'est une ligne de vents suivie par tous nos contemporains. Mais l'arrêt indulgent de votre sympathie à mon égard est autre chose ! Et je vous remercie de ne pas oublier la sœur de ce cher Guiche — lequel a donné à Montesquiou l'occasion, en tenant son cinquième enfant sur les fonts baptismaux, de prononcer de beaux discours qui ont duré de 2 heures à 8 heures et qui ont plus fatigué le père que la naissance de l'enfant n'a fatigué la mère.

Puis vous me parlez du vieux et fin prince Constantin-Radziwill, notre voisin à Ermenonville. Mon père, qui est toujours en bons termes avec ses voisins — disait-on — n'a jamais noté aucun scandale dans le pays. Alors, tout était bien. Ceci me reporte aux années 1898, quand j'allais visiter le prince dans ses appartements privés. Il me recevait dans son cabinet de toilette en laque noire et m'ouvrait ses armoires à parfums — mais il m'amusait davantage quand il se promenait en escarpins vernis dans les allées humides du parc de Vallières, tenant ses deux mains toujours gantées de blanc devant lui comme un chien qui fait le beau, liant ses pattes. Il haïssait Loche, il adorait Lise et des valets de pied, lesquels, vêtus dès l'aurore de panne bleue, en culottes courtes, avaient des cheveux blonds crépelés au petit fer, qui nous inspiraient une telle grande admiration qu'on n'osait leur demander aucun travail : détacher les barques ou tenir les chevaux du break, chercher un chapeau de jardin. Lise et moi respections la beauté inutile de ces statues bleues.

Si cela était possible, j'aurais un si grand plaisir à dîner avec vous, bien que je ne dîne jamais qu'avenue Henri-Martin. Aussi, c'est là que nous pourrions prendre un rendez-vous pour un soir, si vous vous sentez mieux.

Et croyez, je vous prie, à mon amitié, déjà ancienne ce me semble.

Gramont Clermont-Tonnerre.

La façon de s'exprimer de notre amie était un délice, au téléphone, à la radio ou dans les conférences — conférences où le charme de sa personne s'ajoutait à ses mots bien choisis, nous communiquant un sentiment d'aise et de vitalité d'une qualité fort appréciée.

Son livre, *Les marronniers en fleurs*, traduit en anglais et préfacé par Louis Bromfield, donna envie à ses lecteurs d'outre-mer d'entendre et de voir l'auteur.

Elle fut donc invitée à donner des conférences aux Etats-Unis.

Lorsqu'elle y débarqua pour la première fois, en 1918, bouclant ainsi son tour du monde, elle déclara New York et Pékin les deux villes les plus étonnantes qu'elle eût visitées.

Une deuxième tournée de conférences lui fut demandée. Elle la réalisa avec un égal succès, car elle parlait couramment l'anglais, et nos Américains « liked her ». Elle les appréciait, elle aussi, pour leur franchise si reposante et amusante. Appréciation qu'elle exprima dans sa brochure : *Petites notes sur un grand pays*.

Elle s'adressait à son public toujours debout et, grâce à une mémoire à toute épreuve, ne se servait guère de notes, même lorsqu'il s'agissait d'une conférence solennelle à la mairie du XVI^e pour commémorer Victor Hugo. Fernand Gregh, qui présidait, se réserva à bon droit la partie poétique du programme, laissant à sa partenaire l'exposé des romans. Elle s'en acquitta avec naturel, sans pédanterie, ne s'occupant que de ceux qu'il lui avait plu de relire. Mais Fernand Gregh, dont la ferveur hugolienne ne souffrait aucune lacune, rappela séance tenante qu'elle n'avait pas mentionné *l'Homme qui rit*.

— En effet. Je l'ai oublié parce que c'est ennuyeux !

Cette remarque donna à l'auditoire un moment d'irrépressible et rare gaieté !

*

De ses cinq sens, dont elle usa et abusa, elle composa un sixième : ce sens presque aboli du plaisir, plaisir où les sens accordés s'entraident et se confondent, où le toucher devient visuel et la vue (selon Berenson) « tactile ».

Je revois ses mains sensibles effleurer le satin de son tea-gown chinois. Et lorsque sur une plage on admira l'élégance de ses pieds nus, elle les contempla, comme pour la première fois et, les rapprochant, avoua : « Ils sont très doux. »

Il lui suffisait de respirer l'air, certains jours, pour en éprouver une griserie, et de choisir, sur un chemin bordé de roses, l'une d'elles au hasard, non pour la cueillir, mais pour la respirer et en égoutter la rosée sur ses longues paupières.

J'ai constaté que d'avoir la vue basse donnait à ses grands yeux un regard des plus beaux. Mais lorsqu'elle les fixait sur nous à travers son face-à-

main, cela devenait d'autant plus inquiétant qu'elle ne daignait pas nous faire part du résultat de ses observations.

Comme une coquetterie cachée ne lui permettait pas de porter des lunettes, même lorsque sa vue baissa davantage elle accepta, plutôt que d'y avoir recours, un bras amical devant des marches qu'elle ne voyait plus. Mais elle refusait les petits et les grands soins qu'on cherchait à lui prodiguer. Si, par prévoyance, nous voulions la couvrir d'un vêtement supplémentaire, elle le rejetait d'un coup d'épaule, en déclarant qu'elle avait déjà trop chaud. Elle repoussait de même la boule et la couverture dans notre automobile, disant : « Je n'ai que faire de toute cette literie, je n'attrape pas froid. » Mais, en revanche, le froid l'attrapait et, comme d'un effet sans cause, elle supportait un nombre incroyable de malaises et de maux, continuant de ne souffrir ni conseil, ni restriction.

Rendant facilement service, elle ne demandait rien pour elle-même et on devait s'ingénier à deviner ce dont elle pouvait avoir besoin ou envie. Et sa joie se manifestait avec tant de grâce devant la moindre offrande, qu'on se trouvait rassuré sur son insignifiance. Chaque fois qu'on la quittait, on se sentait tout pénétré de l'atmosphère bienfaisante qu'elle irradiait.

*

Les fêtes qu'elle donnait à Passy, au 67 et 69, rue Raynouard, avaient lieu, à la belle saison, sur une terrasse Louis XIV dominant un parc aux arbres centenaires (depuis abattus) et devant ses deux pavillons (à présent détruits)¹¹. Ces pavillons étaient éclairés ces soirs-là aux chandelles, comme au temps de Samuel Bernard et du marquis de Boulainvilliers. Là où leurs soupers furent accompagnés de la musique de Rameau, leur petite-fille par alliance nous fit entendre en première audition le trio de Debussy.

Entre les deux guerres, notre amphitryon nous convia à un bal costumé où, fort élégamment travestie en seigneur du XVIII^e siècle, après avoir tout préparé pour la réussite de sa soirée, elle chuchota au chasseur de lucioles que je représentais : « Je suis si fatiguée que j'ai l'impression d'être à plat et de rouler sur mes jantes. »

Pour éviter désormais cet inconvénient, et afin de pouvoir participer avec autant d'agrément que nous à une de ses dernières fêtes, elle pria son ami Boni de Castellane de se charger de toute l'organisation de celle-ci. Mais, comme « Boni », traditionnel et autoritaire, rêvant toujours à ses splendeurs

passées, « voyait grand », il fit ériger sur la terrasse une salle de bal provisoire pouvant contenir une centaine d'invités. On y rencontra de nouveau l'étincelante Gladys Deacon — devenue duchesse de Malborough, et dont la beauté déclinante contrastait avec la beauté ascendante de Mrs. Wilkinson. Boni crut bon de compléter le décor par deux sculptures en marbre blanc, représentant des sphinx jumeaux et accroupis, à tête de sénateurs : objets d'art sans doute rarissimes, mais affligeants, que son hôtesse n'osa refuser de lui acheter, en reconnaissance de son aide bienveillante.

Combien préférables à cette grande réunion, celles de notre petit groupe d'amis.

Au début de la première guerre, M^{me} de Clermont-Tonnerre avait quitté le vaste toit familial, rue Lauriston, pour s'installer rue Raynouard.

Nous aimions nous réunir dans ce logis d'où nous pouvions, en cas d'alerte, gagner un tortueux abri, sous le bastion de la terrasse. Notre amie fut la première à célébrer, dans cette nouvelle et si ancienne demeure, l'apparition de *La Jeune Parque*, récitée par Francis de Miomandre, en présence de Paul Valéry.

Trouvant à la longue que cette propriété de la rue Raynouard, difficile à habiter, était une charge trop lourde, elle la vendit, à regret, à Paule de Beaumont qui, au lieu de l'occuper, la revendit à son tour. Et des constructeurs — après les démolisseurs — s'en étant finalement emparés, y bâtirent, à bon marché, un de ces immeubles qui défigurent Paris plus que les bombardements.

*

Lorsque, bloquée à Florence durant la plus grande partie de la dernière guerre, je revins à mon pays d'élection et à Lily de Clermont-Tonnerre — avec qui je n'avais cessé de correspondre —, elle me parut plus frêle d'aspect, mais toujours aussi vaillante d'esprit. Cependant, si elle riait aussi souvent qu'auparavant, le timbre cristallin de son rire me sembla, par instants, légèrement fêlé.

Après l'émotion refoulée de nos premières rencontres, je remarquai — avec l'acuité de mon observation, renouvelée par l'absence — d'autres aspects attendrissants de sa personne et de son caractère. C'est ainsi qu'elle s'efforçait de ne rien regretter de sa propriété

sacrifiée, rue Raynouard, en me vantant les avantages de l'appartement loué à Elvire Popesco, 3, rue de la Faisanderie, « si commode, à côté du Bois, dont l'air lui était indispensable ».

Et comment avais-je oublié ces détails aussi particuliers qu'amusants ? Elle ne se regardait dans aucun miroir, même pour mettre un chapeau, et se poudrait et se rosissait au petit bonheur. Puis, comme une enfant qui ne pense qu'à s'esquiver, elle se laissait habiller par sa femme de chambre, même si celle-ci était inexperte. De même, elle abrégait les essayages — ces essayages auxquels tant de femmes consacrent des heures et leur attention la plus soutenue !

Elle aimait la bonne compagnie et les bons vins — les autres aussi, car ses appétits réclamaient leur litre quotidien et leur ration de gens, même médiocres.

A moi qui n'admets que la qualité, elle expliquait qu'étant sociable, tout le monde lui convenait, mais qu'elle restait au fond une « isolée ». Si, en effet, il lui fallait du monde, du mouvement et du bruit autour d'elle — ne fût-ce que l'abolement de son chien, dont la hargne l'amusait — il lui fallait aussi de la solitude : quand elle était retirée dans « sa bonne petite chambre », on ne frappait à sa porte qu'avec l'appréhension de l'entendre demander, d'une voix impatiente : « Qu'est-ce que c'est ? »

Toujours prête à l'heure, elle réprouvait l'inexactitude d'autrui, au point de refuser de recevoir les retardataires, car elle avait mieux à faire, ne fût-ce que de s'en aller ailleurs ou de poursuivre la lecture d'un livre commencé.

Le dernier livre qui l'absorba — et qu'elle ne put finir — fut celui de Marcel Proust sur Sainte-Beuve, qu'on retrouva sur son lit, à moitié coupé, le soir de sa mort.

Exigeante à table, et surtout au restaurant, plutôt que de patienter pour un plat commandé, elle cherchait, par ruse, à s'emparer de celui d'un voisin inconnu et, n'y réussissant pas, ordonnait au garçon de lui servir le sien tout de suite, méritant qu'il obéît en le lui apportant cru. Et malheur à qui voulait l'aider à se servir !

En voyage, je l'ai entendue crier dans les corridors d'hôtels, à cause de son petit déjeuner qui tardait.

Ces éclats contrastaient avec l'extrême discrétion qu'elle observait dans le domaine des sentiments. Elle n'exprimait les siens que rarement, et alors avec une telle discrétion ! Jadis, à un amoureux préféré, elle ne se laissa aller qu'à dire : « Vous ne m'avez pas déplu hier. » Une autre fois, elle fit

une demi-confiance « sur quelqu'un dont l'amour était facile à attirer, difficile à retenir, impossible à garder ». Ce « quelqu'un » était peut-être elle-même. Pourtant, en amitié, elle fut des plus fidèles. Car on choisit ses amis, mais on subit ses amours !

Ses rapports avec ceux-là étaient toujours d'une justesse de ton charmante et, dans l'intimité, ses propos jaillissaient librement d'un tempérament et d'une fantaisie uniques.

Lorsqu'on lui raconta qu'une belle bourgeoise, deux fois mariée, se plaignait de n'avoir pas rencontré le Tristan qu'elle attendait, la duchesse répondit : « On ne rencontre pas Tristan, on l'invente. Puis, est-elle sûre d'être Yseult ? »

On pourrait faire un recueil de ses remarques aussi pertinentes que peu romantiques.

Quand le franc, épuisé par deux guerres, perdit presque toute sa valeur, comme tant de Français auparavant à leur aise, la duchesse dut réduire son train de vie, renoncer à son automobile, d'ailleurs réquisitionnée, et n'avoir plus à son service qu'une bonne à tout faire.

Durant l'Occupation, devant se présenter en personne pour obtenir sa carte d'alimentation et se trouvant devant deux files, elle prit place au bout de la plus courte. Puis, grâce à son face-à-main, s'apercevant que ses devanciers portaient l'étoile jaune, elle se glissa dans l'autre file — non sans attirer l'attention du surveillant allemand qui, croyant à une manœuvre illicite, lui demanda : « Depuis quand avez-vous le droit de vous mettre de ce côté-ci ? »

— Depuis Henri IV, répondit-elle.

En aucune circonstance, elle n'exprima une plainte, mais lorsqu'une amie intime lui vanta le « conte de fées » qu'avait été son existence, elle répondit d'une petite voix étranglée : « Oui, mais cela finit mal. »

Elle reprit vite son entrain, ses sorties, ses réunions, ses écrits, ses émissions et ses conférences.

Elle avait reçu en 1934 la Légion d'honneur, distinction que Lucie Delarue-Mardrus commenta ainsi :

Madame, déjà grande à nos yeux par un nom
Qui brilla longuement sur la France ancienne,
Nous ne vous saluons, ce soir, qu'historienne
Car nous avons en vous un nouveau Saint-Simon.

Il fut, le laurier neuf qui bande votre front,
Cueilli par votre belle main patricienne.
Vous-même, vous avez, un peu magicienne.
A votre armorial ajouté ce fleuron.
Les vôtres furent grands par plus d'une épopée,
Mais, dans vos doigts bien faits, la plume vaut l'épée.
Vous avez mérité tout comme vos aïeux.
Ils seraient fiers de vous s'ils voyaient votre ouvrage.
Ils diraient : « Cette fille est de notre lignage. »
Vous, comme eux conquérante, et chevalier comme eux.

Une dizaine d'années plus tard, alors que rosette, nom, talent ne prévalaient plus, elle avait du mal à être rétribuée pour son travail. Peut-être aussi la supposait-on riche à cause de ses demi-frères et de sa demi-soeur, de mère née Rothschild.

Elle ne parlait pas plus de ses ennuis matériels que de sa santé. A qui lui demandait de ses nouvelles, elle répondait toujours sur le même ton dégagé : « Je vais très bien, et vous comment allez-vous ? »

Difficile à soigner, elle repoussait les remèdes ; on avait le triste choix de la contrarier ou de la laisser faire à sa guise.

M'étant plu, pendant près d'un demi-siècle, auprès de cette grande dame française, j'ai pu en apprécier l'aristocratie et les diverses qualités. Au lieu de la hauteur compassée de certaines autres dames qui, fort riches, portent par leur mariage des titres de noblesse comparables aux siens et se figent dans des attitudes qu'elles supposent de rigueur, le naturel et la verdeur de cette grande dame-née pouvaient tout se permettre sans offenser, tant son allure et son esprit l'emportaient sur ceux de ses pairs — parvenus ou autres.

S'il est encore vrai que « noblesse oblige », combien peu de nobles le sont restés suffisamment ? Ne voit-on pas trop souvent, en effet, leurs enfants obligés d'attendre la mort de leurs parents pour avoir de quoi vivre ?

Mais revenons à notre duchesse qui, sans arrière-pensée, et malgré ses revers, chérissait ou appréciait ses proches pour leur agrément ou leur intelligence et ne se souciait aucunement du reste. En aristocrate, bien ou mal inspirée, mais toujours impulsive, elle agissait sans calcul et selon son élan. Au lieu de se demander si telle ou telle chose était à faire, elle la

faisait, quitte à en subir les conséquences. N'est-ce pas ainsi que l'ordre de la Jarrettière et bien d'autres usages se sont établis ?

Etre aristocrate, n'est-ce pas agir avec à-propos et courage en toutes circonstances ? Et même lorsque les circonstances sont adverses, les accepter avec détachement, laissant à la majorité des gens leur goût de geindre ?

Une personne de qualité, comme notre amie, porte sa valeur en soi, et l'adversité même ne peut rien changer à sa façon d'être.

Ce n'est pas tout d'être orgueilleux et de porter haut la tête, il faut d'abord avoir une tête digne d'être portée.

Notre Française de forte race — de cette race qui ne pouvait rien prendre au tragique, même l'échafaud — aimait mieux se divertir au théâtre à des pièces légères plutôt qu'aux drames classiques qu'elle trouvait « noblement ennuyeux » !

Elle avait une dilection pour certains poètes. C'est ainsi qu'elle n'oubliait jamais d'emporter son Mallarmé dans son nécessaire de voyage. Elle se plaisait à nous réciter au hasard quelque vers préféré et, si nous osions remarquer que ce vers était faux, elle répondait : « Qu'importe, l'idée y est. » Car elle admettait difficilement qu'une inspiration ailée exigeât un nombre exact de pieds.,

Elle n'écrivit qu'un poème inspiré et original sur la Bretagne, mais en vers libres. Dès que parut sa traduction de Keats, André Gide et plusieurs lettrés lui témoignèrent leur reconnaissance ; grâce à elle, ils avaient appris à connaître le plus tendre et le plus voluptueux des poètes anglais¹².

Selon son aveu, sa passion pour la musique était une passion malheureuse, car elle jouait de la flûte sans maîtrise, et lorsqu'une note se refusait à sortir, elle la remplaçait astucieusement par sa voix.

Douée non seulement pour écrire, mais aussi pour sculpter, elle modela — entre autres — la tête d'André Rouveyre : ainsi, toujours jeune, il préside dans mon salon. Elle sculpta aussi un buste d'Emile Borel, en costume d'académicien, qui se trouve à l'Institut Henri-Poincaré. Ses goûts en sculpture allaient de Carpeaux à Zadkine. Quant à la peinture et au dessin, elle acclamait comme maîtres Picasso et Romaine Brooks, laquelle semble être la meilleure portraitiste de notre temps.

N'avait-elle pas également une passion malheureuse pour la politique, qui la poussait à exalter les dirigeants étrangers (on peut tout espérer des dieux lointains !) ?

Elle avait rencontré Rappoport chez Anatole France. Ce bouffon russe, très écouté, entraîna « la Duchesse » à croire que le communisme donnerait l'exemple d'un monde meilleur. Il lui fallut deux voyages en Russie pour comprendre que les Soviétiques ne procédaient que par élimination : car à sa deuxième visite, elle ne trouva plus aucun des grands fonctionnaires qui l'avaient d'abord accueillie et, lorsqu'elle demanda ce qu'ils étaient devenus, un silence mortel lui répondit.

En revanche, elle s'intéressait avec plus de discernement aux dirigeants de son pays.

M^{me} de Clermont-Tonnerre se trouvait à Deauville durant l'été de 1914. Peu apte à soigner les premiers blessés arrivés à l'Hôtel Royal (transformé en hôpital), elle s'offrit à remonter leur moral, car beaucoup souffraient moins physiquement qu'ils ne languissaient moralement. Puis, dès l'hiver, elle fit partie d'une équipe de dames qui, à la gare d'Aubervilliers, aidaient le médecin en chef à prodiguer les premiers soins, les remèdes et le ravitaillement aux blessés en route vers les hôpitaux et lieux de convalescence.

Déjà, en 1915-16, désirant se familiariser avec les rouages de la politique de parti et de presse, elle travailla, sous un nom d'emprunt, à la rédaction du *Radical*.

Chaque matin, elle prenait les directives du chef sur le sujet à traiter. Puis, rentrée chez elle, elle lisait tout ce qui pouvait la guider. Elle dictait ensuite à sa secrétaire l'éditorial qu'elle portait aussitôt au directeur. Si celui-ci le trouvait réussi, il la reconduisait en l'aidant même à remettre son manteau ; mais s'il jugeait son papier mal composé, sans se lever de son bureau, il grommelait : « C'est de la bouillie pour les chats. » Ces séances auprès de M. Perchot l'amusaient d'autant plus que celui-ci ne soupçonna jamais, sous l'incognito, l'identité de son interlocutrice. Cette expérience, qui lui permit de traiter d'actualités aussi diverses que *Les Balkans*, *le Proconsul germanique*, *L'Augure romain*, *Prêtres démocratiques*, etc., lui apprit qu'elle pourrait au besoin gagner ainsi, modestement, sa vie.

Nous l'avons vue aussi impénétrable aux malheurs qui la menaçaient que son grand-père Gramont, l'ambassadeur de la dépêche d'Ems, ou que ce gentilhomme du XVIII^e siècle qui se défendait de souffrir en déclarant : « Seul, mon personnage souffre. » Mais, dans le cas présent, ce personnage fut son cœur.

Elle eut d'abord la douleur de voir mourir sa fille aînée, que le mari de celle-ci avait « enlevée », tandis qu'elle demandait la séparation de biens et de corps entre les époux, dont la fortune avait été mal gérée par son gendre.

Bientôt, elle était appelée d'urgence auprès de sa fille mourante. Quand elle arriva au chevet de cette dernière, l'époux lui jeta un tel regard de haine que la duchesse de Clermont-Tonnerre éprouva une sorte de soulagement à la pensée qu'il connaissait ainsi une trêve à son chagrin.

Pour sa seconde fille, elle continua à lutter bravement contre la vérité accablante que venait de lui révéler un Professeur de l'hôpital de Lausanne. Au lieu de se décourager, elle insista pour qu'on essayât un nouveau traitement. Et, jour après jour, elle prenait le petit tram de la ville basse à la ville haute, puis jusqu'à la périphérie, à la porte de l'hôpital : hôpital où elle passait sa journée à remonter le moral de sa fille et à constater d'illusoires améliorations. Son optimisme la poussait à tout entreprendre, jusqu'à prier à l'église. Le jour même de la mort de sa fille, on dut décommander le rendez-vous qu'elle avait pris pour une cure qu'elle espérait miraculeuse.

*

Elle avait renoncé à faire bâtir à Beauvallon et, bientôt, ses goûts septentrionaux l'attirèrent vers d'autres régions.

Son père n'avait-il pas déclaré que, dès qu'il dépassait Lyon vers le Midi, il se sentait des malaises de femme enceinte ?

Connaissant, aux environs de Paris, la propriété de deux Américaines qui préféraient passer leur été aux Etats-Unis, je la proposai à notre amie, et cette propriété, près de Chambourcy, lui plut.

Lily de Clermont-Tonnerre s'y installa, mais une mauvaise surprise l'attendait dès le lendemain matin : plus d'eau ! Il y avait, certes, une citerne, mais elle était à sec. Elle câbla aux propriétaires qui répondirent qu'elles n'y étaient pour rien et que Dieu seul était responsable de la sécheresse. Sur ces entrefaites, tout le monde se brouilla !

Pour ne pas être, de nouveau, victime du manque d'eau, l'auteur de *Barbey d'Aurevilley*, qui avait toujours un faible pour la Normandie, et particulièrement pour Honfleur, loua sur le plateau de la côte de Grâce, non loin du *Pavillon de la Reine* de notre amie Lucie Delarue-Mardrus, le *Pavillon du Lion*. Cette demeure du XVIII^e siècle, en ardoises grises, avait des incommodités amusantes : par exemple, les toilettes — ou « gogues »,

comme disait la duchesse — y étaient cachées derrière une porte déguisée en bibliothèque amovible ; on y accédait du salon.

Elle, qui n'aimait que les couleurs vives et de préférence criardes, trouva à la longue — et surtout les jours de pluie — que les meubles de la salle à manger répandaient de la tristesse. Elle conçut donc l'idée de les égayer, avec l'aide de ses invités. Munis de grands pinceaux et de seaux de peinture jaune, ils les barbouillèrent. L'effet en fut déconcertant.

Lorsque la propriétaire vint à l'automne reprendre possession de sa maison, elle fut épouvantée par ces jaunes aussi dégradés que dégradants, et exigea la restauration de sa salle à manger, avec plusieurs autres remises en état. Pour que sa réclamation fût bien claire et précise, elle l'écrivit en plusieurs paragraphes numérotés. La duchesse, qui détestait les lettres de ce genre, répondit par un seul mot, que M^{me} M..., n'ayant pas ses lunettes à portée de sa main, demanda à son fils de lui lire. Celui-ci, hésitant entre la colère et le fou rire, déchiffra le mot légendaire.

*

Comme, depuis plusieurs années, Lily de Clermont-Tonnerre me consacrait le mois d'août et le début de septembre, et comme le climat d'Aix-les-Bains semblait lui convenir, nous y allâmes par la route,

Après un excellent dîner à la *Côte d'Or* de Saulieu, où tout est resté aussi bien qu'autrefois, et une bonne nuit, nous apprîmes le lendemain, au départ, la mort de notre amie Colette. Arrivées fort tristes dans le petit appartement de notre hôtel, à mi-côte d'Aix, nous y retrouvâmes comme voisin d'étage l'éditeur Grasset. Peu après, arrivèrent Fernand Gregh, puis ma sœur et d'autres amis qui nous étaient familiers ou agréables.

Quant aux eaux, elle s'en souciait à peine et se révoltait contre cet affreux mot de « curistes ».

J'avais la charge de lui imposer un régime, contre lequel elle s'insurgeait dès que je lui faisais remarquer qu'elle fumait trop de cigarettes et qu'il faudrait mettre de l'eau dans son beaujolais.

En revanche, les promenades et les bons repas aux environs d'Aix l'enchantaient, ainsi que les soirées au théâtre et les matinées au cinéma les jours de pluie.

De temps à autre, la journée se passait avec des amis, soit à Annecy, soit à Genève, où nous déjeunions moins bien qu'en France. Lily de Clermont-

Tonnerre y évoquait la comtesse Greffulhe, cette presque parente qu'elle appréciait surtout pour sa beauté souveraine, sa frivolité capable de discernement, ses élans généreux et ses remarques savoureuses.

Nos jours s'écoulaient comme ceux des rois fainéants, sans laisser de souvenir autre que leur agrément. Dès l'apparition des colchiques, nous prîmes le train pour Florence, où l'été finissait dans la canicule.

A la chaleur qu'elle supportait d'autant plus mal que les seules chambres disponibles étaient exposées au soleil, se joignait, pour l'incommoder, le bruit de la gare, dont l'hôtel était tout proche. Ayant déballé ses affaires, elle refusa de changer d'appartement, même lorsque Blanche Gay arriva pour lui tenir compagnie, et que je dus quitter Florence pour rejoindre Romaine Brooks à Fiesole.

Grâce à l'auto que Romaine avait mise à notre disposition, nous nous promenions tantôt du côté des jardins Boboli, tantôt vers Settignano (où Uberto Strozzi n'était pas encore de retour, et où Berenson, alors à Vallombrosa, ne reviendrait qu'en octobre). Harold Acton qui, par chance, était de passage dans sa belle propriété *La Pietra*, nous en fit les honneurs. Ce n'est que la nuit venue que nous reprîmes sa grande allée — bordée de cyprès si élancés qu'ils semblaient balayer les étoiles — pour nous retrouver à l'angle de la via Bolognese, où la nouvelle lune nous accueillit, sans qu'on lui exprimât de vœux, tellement nous nous sentions comblées.

Je menais aussi mes voyageuses vers ce que j'estimais la plus belle des promenades du monde, vers cette « colle » qui encercle la place Michel-Ange. J'ai passé cette dernière guerre, avec ses alertes et ses menaces, en vue de San Miniato, à la villa *Sainte-Agnès*, via San Leonardo, que Romaine avait acquise en 1939 et qu'elle ne voulait pas plus quitter que moi quitter Romaine.

A présent, sur cette esplanade d'où l'on voit le mieux tout Florence, nous prenions nos aises, attablées devant de multiples glaces, avant de descendre souper près de la place Victor-Emmanuel-III (Republica), où le bruit de la circulation est tel qu'il couvre même le fortissimo d'un chant !

En traversant la foule, après les avoir reconduites à leur hôtel, je m'arrêtais devant les petites baraques de Santa Maria Novella pour savourer une tranche de pastèque avant de remonter à Fiesole.

Puis mes amies repartirent avec cette belle lumière dorée plein les yeux, des yeux émerveillés qui stimulaient mes yeux lassés : grâce à leur enthousiasme, je revis Florence « où même les églises sont des musées

vivants », et la seule ville où le passé domine le présent, comme un grand seigneur son bas peuple.

Il y a ainsi des moments à retenir où la vie elle-même devient, comme les chefs-d'œuvre contemplés, un chef-d'œuvre vécu. L'on fait, comme ces deux ferventes, des projets pour retourner dans ces lieux et y demeurer, sans savoir que ces heures magiques, où l'on a revu une ville avec un visage ou des regards nouveaux, sont uniques, et que cette fois sera la dernière.

D'ailleurs, il est heureux que l'on ne sache pas, d'avance, que c'est la dernière fois qu'on entendra un certain chant, qu'on dira certains mots, que l'on courra à un rendez-vous ou que l'on vivra avec cette plénitude de bien-être qui fait pardonner à la vie tout le reste.

*

Après cette évasion idyllique en Italie, le retour rue de la Faisanderie ne fut pas sans ennuis : une bonne enceinte ; le chien malade ; les menaces coutumières de la Compagnie de l'électricité et du gaz. Blanche Gay fit face, selon sa courageuse et infatigable habitude, à ces énervants tracas ménagers, dont elle prenait la plus lourde part, afin de rendre à notre amie, qu'elle adorait, l'existence plus légère.

Celle-ci en profita pour abuser de sa petite réserve de santé, répondant au moindre coup de téléphone avec sa voix de bon accueil, acceptant rendez-vous sur rendez-vous — dîners, théâtre — et consentant à faire une conférence sur Saint-Simon.

Pour amoindrir cette vitalité imprudente, son médecin la remit à un régime calmant. Se rendant compte que, dans l'état où elle se trouvait, ni sa mémoire ni sa voix n'y résisteraient, elle assista sur l'estrade à sa conférence lue par une amie qui, malgré son sens du théâtre et sa voix bien timbrée, sous le coup d'une fatigue momentanée, débita en somnambule ce texte, pourtant plein de trouvailles amusantes.

Mais notre auteur, tout en blâmant ceux qui l'avaient réduite à un tel état de faiblesse, se remit à injurier son corps comme un serviteur qui ne lui rendait plus d'assez bons services et dont il fallait sans cesse s'occuper. Au lieu de le ménager, elle repoussa les remèdes et reprit une vie accélérée.

Et n'aurait-elle pas bien le temps de se reposer tout l'hiver dans l'agréable villa de Blanche Gay à Beaulieu, dans ce Midi, où elle finissait par se trouver mieux que partout ailleurs ?

En attendant, elle était si agréable à voir et à entendre que tout le monde l'invitait, et elle ne se refusait aucun plaisir, ni même aucune obligation.

Afin de lui éviter au moins certaines corvées, je lui faisais parfois renoncer à une longue course en ville, en l'emmenant au Bois respirer l'air vif de l'automne. Sans descendre de voiture — car la marche lui était défendue — nous regardions par la portière les gens assemblés au bord du lac, donnant à manger aux oiseaux aquatiques dont la variété, scrutée d'aussi près, la distrait des réunions mondaines, également jacassantes et huppées.

Cependant, elle repartait de plus belle les jours où, hors de ma surveillance, elle était conduite partout où elle voulait, d'un bout de Paris à l'autre. Mon vieux chauffeur, abruti de malheurs et de vin, la menait toujours avec une prudence incroyable et subissait avec respect ses impatiences lorsqu'il se trompait de rue, et même ses injustices dans les encombrements. Il me répétait à plaisir les remarques crues ou originales qu'elle lui assénait, chemin faisant.

Un des seuls beaux après-midi où j'avais promis à ma sœur de l'accompagner à Versailles, je demandai à notre amie — à qui je trouvais de nouveau mauvaise mine — de faire cette promenade avec nous. Elle refusa, de la façon évasive qu'elle employait lorsqu'elle ne voulait pas qu'on s'occupât d'elle, autant pour ne pas gêner nos projets que pour ne pas nuire à son indépendance.

N'osant pas insister, j'appris par la suite ce qui l'avait retenue en ville : il s'agissait d'un rendez-vous chez son oculiste, rue de Turin. Il lui fallait donc — comme elle ne demandait jamais rien à sa famille ni à ses amis — y aller en taxi, au risque de ne pas en trouver à la sortie de cette visite, ou prendre le métro avec ses funestes escaliers, et remonter ensuite toute la rue de Rome. Par un manque d'intuition ou d'insistance, dont j'éprouvai par la suite un tel remords que j'en aurais pleuré, j'ai laissé agir ainsi cette gaspilleuse d'elle-même, comme si son cœur, moteur essentiel, devait être sacrifié aux soins de ses yeux !

Blanche Gay me donna l'alerte en m'informant, par téléphone, à l'aube, que notre amie n'était pas rentrée chez elle, et comme elle m'avait quittée rue Jacob tôt après dîner, toutes les suppositions les plus alarmantes nous envahirent !

Je suggérai d'aller réveiller la concierge qui saurait peut-être quelque chose. Et, en effet, la duchesse était confortablement installée dans un

fauteuil de la loge, un édredon hospitalier remonté jusqu'au menton, et s'était reposée toute la nuit, sans souci autre que d'avoir oublié ses clefs !

Toute cette fatigante semaine qui précéda sa mort la précipita sans doute. Surtout ce vendredi 3 décembre, où elle sortit plutôt trois fois qu'une : d'abord pour déjeuner avec un vieil ami qui, ne disant jamais mot, l'obligea à tous les frais d'un monologue ; ensuite pour prendre le thé chez moi, entourée de ce qu'elle goûtait le mieux ; enfin pour dîner chez des voisins, où elle brilla encore d'un esprit si fin qu'on n'écoula qu'elle.

Le lendemain, elle ne sembla pas s'en trouver plus mal et me téléphona comme d'habitude pour me dire combien mon vendredi lui avait paru intéressant. (S'il le fut, c'est grâce à elle.)

Je ne devais plus entendre sa chère voix.

Ce même samedi, elle déjeuna chez sa sœur, puis assista à une conférence au Cercle du Faubourg. Le dimanche, jour où elle se reposait généralement chez elle, Blanche Gay, la trouvant prête à sortir, essaya en vain de la dissuader d'aller à pied chez sa bellesœur, avenue Henri-Martin. Elle en revint bien disposée, soupa légèrement et continua à lire ce dernier livre de Proust que M^{me} Mante lui avait apporté, puis elle goûta, comme toutes choses, les bienfaits du sommeil. Mais son cœur la réveilla peu après minuit, ce cœur trop généreux dont, subitement, elle mourut.

*

Chacun pleure ses morts comme il le peut.

Je restais atterrée sur le seuil de sa chambre, d'où je voyais son corps paisiblement étendu dans un sommeil que je n'osais troubler d'aucun geste, car si je touchais à ses mains, peut-être encore tièdes, comment n'essayerais-je pas de l'arracher à la mort ? Tout en n'ayant rien à lui offrir qui vaille la paix de ces mains croisées. Ne devrions-nous pas plutôt envier cette mort, nous qui demeurons là avec nos restes de vie ?

Secouée de sanglots indignes de ce calme et hautain visage, je me détournai, car, pour l'approcher, il aurait fallu pouvoir la ressusciter ou la rejoindre, ou nous mettre à genoux devant elle en priant pour avoir la foi qui nous manque, nous qui n'avons jamais su que croire.

A présent, devant le mystère de ses yeux clos, comment la suivre ? Me mettre au service de cette âme ? Cette âme qui cachait sa profondeur sous tant d'apparences légères !

Accablée d'impuissance, j'obéis à un mouvement d'automatisme qui me conduisit chez notre fleuriste Valentin où, trouvant des gerbes de lilas blancs et des arums arrangés dans une corbeille, je les emportai rue de la Faisanderie. Là, j'attendis dans l'auto que mon chauffeur les eût placés près d'elle. Il revint quelques minutes après, en m'informant qu'en faisant sa génuflexion devant M^{me} la duchesse, « les larmes lui étaient sorties des yeux » !

Afin de me trouver seule pour mieux la retrouver, j'avais hâte de m'enfermer chez moi, ne voulant assister à aucune réunion, ni aux atroces pompes funèbres autour de ce corps qu'elle avait elle-même quitté et que je pleurais à l'écart.

J'eus pourtant la faiblesse de retourner rue de la Faisanderie et d'apercevoir ce cercueil, entouré de cierges et de fleurs, dressé dans son salon, où on lui rendait cérémonieusement visite avec une émotion contenue.

Un seul incident troubla ce protocole : lorsque la petite bonne vint se précipiter devant le catafalque en gémissant : « On m'a tout pris, mon bébé ce matin, ma patronne ce soir ! »

Ebranlée par ces chocs, et avant de regagner ma solitude, je me penchai sur Blanche Gay et lui dis combien j'enviais la constance de son dévouement, moi qui seulement de loin la suivais avec inquiétude, sachant que notre amie s'aventurait dans Paris, qu'elle s'amusait ou se fatiguait au delà de ses forces, et qui n'étais pas toujours là pour la protéger ou la soutenir, alors que je profitais de sa présence, de sa diversité, de son entrain comme d'une source radio-active.

Comment remonter à la source de cette source vers laquelle je m'efforçais si douloureusement, tandis que Blanche Gay et la petite-fille de la duchesse accompagnaient son cercueil jusqu'à Glisolles, au caveau des Clermont-Tonnerre ?

Je n'aurais pu souffrir ces obsèques où un prêtre maladroit prononça des paroles de circonstance et hors de circonstance.

Tandis que les fidèles parcouraient les routes pour assister à ces funérailles, je m'efforçais de suivre, non ce convoi mortuaire, mais les routes parcourues naguère ensemble. C'est ainsi que pour dominer et occuper mon angoisse, je l'ai évoquée dans ces pages — pages dont la puérilité répond si mal à ce qui fut. Que nos dires, faits et gestes, sont impuissants à ressusciter une pareille vision, et combien, après une telle

mort, même le plus avare ou le plus égoïste doit se reprocher d'avoir manqué d'élan et de générosité ! A plus forte raison moi-même. Tout en ayant le culte de l'amitié, je confesse n'avoir pas accompli le quart de ce que je devais à cette amie qui se dépensa pour nous sans limite.

*

Elle avait dit : « La mort n'est qu'un préjugé », mais comment arriver à nier son évidence, lorsqu'on la proclame ainsi par toutes ces cérémonies funèbres ? Avouerai-je même l'étrange soulagement que j'éprouvai à n'avoir pas assisté à la sienne. Comment les catholiques font-ils pour croire, au milieu de tout cet appareil de deuil, à la résurrection de la personne physique ? Tout en me répétant ces paroles : « O grave ! Where is thy victory, o death ! where is thy sting », je me demandais si la tombe ne serait pas, en effet, qu'une borne, et la mort qu'une étape dans l'évolution d'un être, dans son acheminement vers ce qui est éternel. Et comme je l'avais déjà pensé : vivre, c'est se frayer un chemin à travers son propre infini.

Quant à nos deuils !

Quel est ce désespoir qui n'a plus rien à craindre, car tenir à quelqu'un plus qu'à soi-même, n'est-ce pas sans cesse avoir à craindre ?

Ces attachements, s'ils doublent nos joies, multiplient nos tourments. Notre destin est ainsi rivé à un être sur lequel nous avons encore moins de prise et de pouvoir que sur nous-mêmes. Si l'abandon par la mort nous est insoutenable, c'est surtout — n'est-ce pas ? — parce qu'il nous enlève ce que nous croyions posséder en interrompant tant de chères habitudes et en mettant fin à ces rencontres inspirées, où l'on tire de la vie plus qu'elle ne contient.

Comment transposer notre attachement sur un autre plan, où rien ne puisse plus le menacer, où tout nous serait rendu, mais d'une façon intangible, comme un reflet dans un miroir ou plutôt comme ces astres éteints qui continuent cependant à nous communiquer leur lumière ?